

Ouvertures

Lorraine Camerlain

Number 82 (1), 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Camerlain, L. (1997). Review of [Ouvertures]. *Jeu*, (82), 156–159.

CORRESPONDANCES

Le spectacle me suggérait d'emblée qu'il me fallait voir un ensemble derrière et dans chaque personnage, et que ce groupe allait lentement arriver à moi. Et j'ai beaucoup aimé « lire » le reste du spectacle en fonction de ce que j'avais trouvé, moi, dans cette ouverture. Je me suis sentie concernée, et incluse, ici et maintenant, dans l'univers de ces personnages russes d'autrefois.

LORRAINE CAMERLAIN

Ouvertures

Chère Jeanne,

Tu te demandes encore, après toutes ces années, ce que j'aime tant du théâtre, toi qui lui préfères depuis toujours les arts que tu peux « acquérir », garder chez toi. Et je sais, je te connais bien, allez, que ce n'est pas par envie de les posséder à tout prix, mais par désir et par besoin de les fréquenter souvent, à toute heure, comme bon te semble, comme on fréquente ceux qu'on aime, pour les découvrir chaque fois un peu plus et les garder le plus possible avec soi. La musique (les disques) et la peinture (certains tableaux et nombre de catalogues) te conviennent et te plaisent, mais ta préférence, tu l'accordes sans réserve à la littérature, à tous ces livres que tu dévores, ou bien que tu apprivoises à plus petites doses.

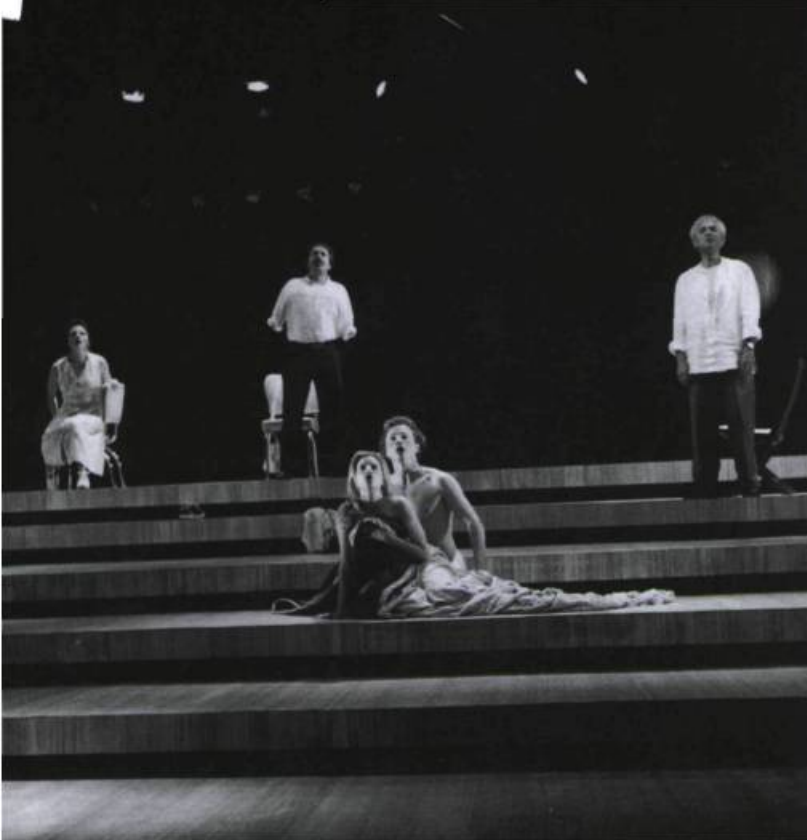
Je te comprends : tu sais combien j'aime moi aussi les mots et les livres. Davantage le roman, d'ailleurs, que le théâtre publié, car j'ai toujours préféré voir le théâtre que le lire. Il faut, pour le théâtre, pour vraiment lire le théâtre aujourd'hui, imaginer l'acte théâtral, avoir un peu ce genre d'imagination et un certain sens de la scène. À moins, bien sûr, de ne lire le texte que comme un

texte, c'est-à-dire un texte d'un autre genre. Il m'arrive de le faire, bien sûr, par exemple de retourner au texte après avoir vu une représentation, pour pressentir peut-être autre chose. Mais, en général, j'aime trop la scène, et j'accepte assez mal de n'avoir pas assez d'imagination créatrice pour transporter un texte dramatique dans le cadre tangible, quoique fictif, de l'espace scénique et du jeu. Il y a des gens qui en ont le talent, et j'en profite amplement comme spectatrice, comme « lectrice de la scène ». Il faut encore plus imaginer le théâtre que le roman, si on le lit « activement », c'est-à-dire avec les yeux d'un metteur en scène, d'un scénographe, d'un acteur. Autrement dit, si on le lit en dehors de soi, avec l'idée qu'il puisse rejoindre, atteindre quelqu'un d'autre que soi-même : le spectateur, le public. En ce qui me concerne, le théâtre se lit mieux qu'un scénario de cinéma, sans doute, mais moins bien qu'un roman. Je reconnais les limites de mon imagination de lectrice...

Il m'arrive, dès que j'amorce la lecture d'un roman, de céder – comme on cède à une avance – à l'*incipit*, cette phrase qui trace,



Denoncourt a magnifiquement dirigé le chœur des acteurs, et le *De profundis*, le *Gloria* autant que le *Sanctus* m'ont cette fois vraiment rejointe, touchée.



Messe solennelle pour une pleine lune d'été, de Michel Tremblay, mise en scène par Serge Denoncourt (Théâtre du Trident, 1996). Sur la photo : Lise Castonguay, Marie-Ginette Guay, Denise Gagnon, Marie-Thérèse Fortin, Jack Robitaille, Sophie Dion, Normand Poirier et Pascal Rollin. Photo : Daniel Mallard.

au sens propre, la première limite de l'univers auquel je suis conviée comme lectrice. Si cette phrase me plaît, si ces mots-là me disent déjà quelque chose, littéralement ou de façon plus suggestive, je ne résiste pas à l'auteur qui m'invite à prendre ses yeux pour miens, à adopter son point de vue. Au théâtre – je parle toujours ici de celui que je vois à la scène, de celui que je ne prendrai avec moi que par le souvenir que j'en garderai –, j'adopte le regard de l'auteur, oui, mais aussi celui des autres créateurs. Au théâtre, quand « le rideau se lève », l'*incipit* est le résultat d'une conjugaison artistique assez particulière (le texte a été « vu » – au sens très fort de « vision », de « point de vue », par un metteur en scène, un scénographe et plusieurs autres artisans). Et il y a des metteurs en scène dont le style me plaît et dont j'adopte volontiers le point de vue dès l'*incipit*. Serge Denoncourt, par exemple. Et il n'est pas le seul. Il y a les Gilles

Maheu, Claude Poissant, Martine Beaulne, René Richard Cyr, Robert Lepage, et bien d'autres encore, ici comme à l'étranger. Denoncourt, pour revenir à lui, a le sens de l'ouverture. « En quelques mots », si je puis dire, il manifeste l'art de convier le spectateur à pénétrer dans l'œuvre, à investir immédiatement, de la salle, le monde fictionnel que propose la scène. Je pense par exemple à la première image des *Estivants* au TNM qui, dernièrement, m'a littéralement transportée. J'ai cédé à cet *incipit* du texte théâtral dont « les premières lignes » me dévoilaient un mouvement de groupe, une lente avancée de ce groupe vers l'avant de la scène, vers un ailleurs qui était vraisemblablement côté salle, du côté de ma réalité. Le spectacle me suggérait d'emblée qu'il me fallait voir un ensemble derrière et dans chaque personnage, et que ce groupe allait lentement arriver à moi. Et j'ai beaucoup aimé « lire » le reste du spectacle en fonction de ce que j'avais trouvé, moi, dans cette ouverture. Je me suis sentie concernée, et incluse, ici et maintenant, dans l'univers de ces personnages russes d'autrefois.

Tu sais, quand j'essaie de me rappeler ce qui, dans une représentation théâtrale, m'a plu, intéressée, soulevée, captivée, je me rends compte que, souvent, le plaisir que j'ai éprouvé dans l'instant de la représentation est resté plus vif, plus présent, que l'image ou les images qui l'ont suscité, ce plaisir (je parle des images au sens global, des images théâtrales qui englobent le texte). Je t'avais parlé, au printemps dernier, de la création, à la Compagnie Jean-Duceppe, de la dernière pièce de Michel Tremblay : *Messe solennelle pour une pleine lune d'été*. Je t'avais dit aussi que je comptais aller à Québec pour voir la mise en scène de cette pièce par Serge Denoncourt au Trident et, en octobre dernier, je t'avais promis de t'en parler. Les temps étant ce qu'ils sont, je n'ai pas pu t'écrire depuis, et je me retrouve aujourd'hui acculée aux cruelles défaillances

de ma mémoire ! Mais c'est fou, je tiens à te parler de mon plaisir, malgré le flou qui me désole mais que j'accepte toujours, le souvenir faisant intrinsèquement partie, pour la spectatrice que je suis, du phénomène de la représentation théâtrale. Avec ses moments de grâce et ses imprécisions.



Mon tout premier plaisir, c'est d'avoir eu l'occasion de voir (chose si rare...) deux créations de la même œuvre en peu de temps. D'avoir pu constater comment peut s'interpréter, s'incarner de deux manières très différentes un nouveau texte, c'était déjà pour moi un véritable plaisir ! À Montréal, André Brassard avait placé les personnages dans des stalles (plutôt que sur des balcons, comme le précisait le texte de Tremblay), dans un décor d'église, et il avait choisi de la sorte de s'éloigner de l'espace réaliste prescrit. Cette insistance religieuse était un choix du metteur en scène, mais pas le seul possible, bien entendu. Pour sa part,

Denoncourt a préféré suggérer le réalisme en plaçant chaque couple de personnages sur un palier différent et en associant à chacun un type de chaise différent : chaises de cuisine, chaises pliantes en bois, chaises de restaurant, chaises de jardin, chaise berceuse. Un drap était étalé sur le palier du centre, quand la représentation a commencé. C'était l'espace réservé au jeune couple d'amoureux pleins de désir à assouvir, envoûtés en quelque sorte par la beauté de la pleine lune d'été et faisant l'envie des autres personnages, tous en proie au mal de vivre que la beauté du soir ne fait qu'exacerber et qui adressent en chœur ou comme en écho à la pleine lune une véritable prière, inlassable refrain d'un bonheur qu'ils savent pourtant irrémédiablement perdu. Absolument rien dans cette scénographie, donc, qui soit à connotation religieuse. Denoncourt a plutôt choisi de faire porter la cérémonie (la pièce est construite comme une messe, vraiment : *Introït*, *Kyrie*, etc.) sur les personnages eux-mêmes, sur leur façon de dire, de réciter ou de proférer les répliques.

Cette pièce puise d'une part au réalisme du côté de la vie de ces personnages « ordinaires », semblables à ceux qui composent depuis plus de trente ans le monde de Tremblay, et, d'autre part, au cérémonial (liturgique, puisqu'il s'agit d'une célébration en forme de messe) dans la composition dramatique. J'ai trouvé quant à moi plus plausible la proposition de Denoncourt, qui a pu faire entendre le texte de Tremblay dans le registre approprié. Il a magnifiquement dirigé le chœur des acteurs, et le *De profundis*, le *Gloria* autant que le *Sanctus* m'ont cette fois vraiment rejointe, touchée. Autant j'avais résisté à l'ornementation privilégiée par André Brassard, autant je succombais, chez Denoncourt, dans un espace épuré, à la répétition de ce « Promène ta grande hostie rousse ! » ou au *Sanctus* (« Sainte, sainte, sainte lune »). Le jeu d'ensemble des comé-

Denise Gagnon dans
Messe solennelle...
(Théâtre du Trident, 1996).
Photo : Daniel Mallard.

Gérard Poirier,
Pascal Rollin et, de dos,
Normand Poirier et
Sophie Dion dans
Messe solennelle...
(Théâtre du Trident, 1996).
Photo : Daniel Mallard.



diens était d'ailleurs parfait, ce qui ne fait que confirmer pour moi que Serge Denoncourt est un habile directeur d'acteurs. Il y a de ces metteurs en scène qui savent travailler les jeux d'ensemble (ô combien j'ai pour eux d'admiration !) et qui, par là, évitent à une production de devenir le tremplin (ou la chose, comme on dit) d'un ou de quelques acteurs de la distribution.

Tu vois, dans un roman, le lecteur reporte toujours tout sur l'auteur. La construction habile et la vérité du personnage, la finesse de l'ensemble (le personnage dans l'histoire, parmi les autres, dans l'univers du roman), tout cela revient – et de bon droit ! – au romancier. Au théâtre, tout se passe dans le vif, au cœur du jeu, de l'espace, dans l'instant et l'ici-même. Et, tu vois, j'ai vraiment besoin et du théâtre et du roman ces temps-ci, pour traverser mes questionnements, arriver à bien dégager le fond de ma propre pensée, pour laisser poindre plus clairement mes désirs d'agir sur le monde. Ces deux arts me donnent des ailes pour penser, pour rêver.

Je ne sais ce que tu as lu, récemment, mais n'hésite pas à partager avec moi tes passions littéraires. Et si tu peux aller au théâtre quand tu seras de passage en ville, fais-moi signe.

Louane

P. S. Si tu ne l'as pas lu déjà, chère littéraire boulimique, je te suggère le dernier roman de Claude Gutman, *les Passages*. Je me demandais, en le lisant, s'il serait possible de l'adapter pour la scène (c'est du vice, me diras-tu !). Mais le cinéma ou le téléfilm seraient sans doute plus appropriés. Quoi qu'il en soit, je te souhaite de découvrir le personnage de Katz, un jeune juif aux prises avec sa vie, ses souvenirs, ses révoltes et ses angoisses, juste après la guerre. C'est vraiment un beau texte sur le courage de la résistance, mais pas celle dont on parle habituellement quand on aborde ces zones obscures de l'Histoire de l'humanité... On en reparlera si tu veux. **J**